

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lucien GABIOUD

Propos de Carême

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 65-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

PROPOS DE CAREME

Le catholicisme serait-il une religion rabat-joie ? Il entoure la vie d'une haie d'épines, d'un cercle de restrictions qui étouffent. En mettant des péchés partout, il éteint l'élan vital. Et comme on a besoin de respiration et de grand air, on finit par l'enfermer dans une armoire, d'où on le tire qu'aux grandes circonstances, pour marquer les étapes de la vie. La crise religieuse, chez les jeunes surtout, s'explique par un besoin de vivre pleinement. C'est une crise d'indépendance.

Je ne me souviens plus dans quel roman, j'ai lu l'histoire de Jacques Mourrey. Ce jeune homme angoissé, pour résoudre ses doutes, ne trouva rien de mieux qu'un sermon. Hélas !... Le prédicateur avait commencé par le passage de l'Evangile : « Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans les deuils et dans les larmes. » (Luc VI, 24.) « Bon, cria Jacques, en prenant son chapeau, voilà qu'on nous empêche de rire. » Il cessa de pratiquer.

Juger ainsi, c'est juger du dehors, superficiellement, c'est n'avoir rien compris. Car la religion est essentiellement enrichissement, plénitude de vie, joie suprême. Sans doute, elle ne fait pas de cette vie une partie de plaisirs, parce qu'elle élargit l'horizon. L'homme qui ignore l'au-delà peut s'en étonner, crier au scandale et à l'obscurantisme. Le chrétien comprend. Il ne renonce au plaisir que pour trouver le bonheur. Il suit un sentier un peu rude,

mais qui conduit à la liberté et à l'épanouissement de l'être.

Les enfants ont parfois des intuitions sublimes. Je demandais à l'un de ces petits du catéchisme quelle différence il mettait entre un païen et un chrétien. Il répondit : « Le païen ne sait pas, le chrétien sait. » Tout est dit dans ce mot. Le païen ignore les mystères de la filiation divine. Le chrétien sait qu'en lui, tout est ordonné à la conservation et à l'accroissement de cette vie divine. Le grain dans la terre doit accepter de mourir s'il veut revivre et produire au centuple. C'est présentement le temps des semences, des labeurs et des fatigues, et non celui de la moisson, des joies et des chants. On peut certes adoucir les amertumes de l'exil, mais non au point d'oublier la patrie. Pour le païen, pour celui qui ne croit pas, l'existence ne va pas au delà de la mort. Cette dernière met le point final, elle résout tous les mystères dans le néant. Et s'il en est ainsi qui oserait refuser au pauvre incroyant le droit de jouir ici-bas pleinement et de toutes façons ? On ne peut que le plaindre, on ne saurait lui donner tort.

Ce qui étonne, c'est que tout en admettant un ciel sans fin et un enfer éternel, trop souvent, les chrétiens vivent comme les autres. On n'a pas l'impression, en présence de leur course aux amusements, que l'autre vie les intéresse particulièrement. « Mon peuple est fou, dit Dieu ; ils ne me connaissent pas. Ce sont des insensés, sans intelligence. Ils sont habiles à faire le mal, et ne savent pas faire le bien. » (Jérémie IV, 22.)

Aujourd'hui, comme au temps du prophète, on ne peut que répéter les mêmes plaintes. « De combien il s'en faut que votre règne arrive au Royaume de France et de la terre. De combien il s'en faut que votre volonté soit faite. Vingt siècles de chrétienté ont passé depuis la naissance et la mort et la prédication de votre Fils bien-aimé... et rien, jamais rien... c'est pire que jamais. Qu'est-ce qu'on a fait du peuple chrétien, mon Dieu, de votre peuple !... » (Péguy) Il y a peut-être quelque chose qui ne va pas. Il est facile d'accuser la religion. En vérité, ce n'est pas à elle à s'adapter à notre manière d'agir et de penser, c'est notre conduite qui doit se modeler sur ses principes. Rien de moins sentimental que la religion. Est-ce peut-être parce que nous y cherchons des émotions plus que la

vérité, que nous sommes devenus si vains et si fades ? La vérité seule nous délivre.

Quelle est cette vérité ? Que nous sommes fils de Dieu. Voilà la source de notre joie. Mais la vérité est aussi que nous portons ce trésor dans des vases fragiles. Et cela nous rend prudents. Cette filiation divine est notre richesse ; il faut donc la protéger, et prendre ses précautions contre d'éventuels ravisseurs. La mortification chrétienne n'est pas autre chose que la garde du Trésor ; celui qui veut s'en passer prouve seulement qu'il n'a plus rien à perdre. Participer à la vie divine, entrer en conversation d'amour avec la Sainte Trinité, telle est la fin de l'homme. Dieu ne nous a créés que pour cela. Ce magnifique cadeau, Dieu le donne à des êtres libres, capables de l'apprécier et de le conserver. Car on peut le perdre, et on le perd effectivement par le péché grave.

La vie chrétienne se présente sous un double aspect dont l'antithèse est développée dans l'épître aux Romains. (VII, 14.) « Je trouve en moi cette loi que, quand je veux faire le bien, c'est le mal qui s'impose à moi. J'applaudis en effet à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais j'aperçois dans mes membres une autre loi qui s'insurge contre la loi de mon intelligence et m'asservit à la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? Ainsi donc, moi-même, par l'intelligence, je sers la loi de Dieu, mais par la chair la loi du péché. » Que nous soyons tiraillés entre deux tendances, la chair et l'esprit, et que les tendances inférieures dominent l'expérience, le prouve suffisamment. Dans le passage cité, S. Paul parle de l'homme avant le baptême, abandonné à ses propres forces ; il est alors victime de la chair et fait le mal qu'il ne veut pas. Depuis le baptême, la situation est changée au profit de l'esprit. Le Christ nous revêt de sa force et nous pouvons, si nous le voulons, résister à nos passions. Mais celles-ci restent puissantes, et parfois se déchaînent en tempêtes. Il faut vraiment faire bonne garde pour les empêcher de ruiner l'édifice spirituel.

C'est toujours que le chrétien doit tenir en respect les instincts inférieurs, mais, en Carême, il s'appliquera à les dompter d'une manière plus continue et plus efficace.

C'est une période de combat, le temps favorable pour

réformer notre conduite, de peur que, surpris par la mort, nous cherchions en vain un moment pour faire pénitence et que cet instant nous soit refusé. La liturgie nous présente le chrétien comme un soldat qui se prépare pour la lutte ou un athlète qui s'abstient de beaucoup de choses pour gagner le trophée. Si nous avons la Vie en nous, et si nous comprenions la beauté de la grâce, au lieu de prendre une balance pour mesurer jusqu'où nous pouvons aller dans l'immortification sans pécher, nous verrions arriver cette période avec plaisir, afin de reprendre en main le gouvernement de notre âme. N'est-il pas affligeant de voir tant de chrétiens estimer si peu la filiation divine qu'ils l'échangent volontiers contre une satisfaction des sens ?

La mortification chrétienne n'est pas une fin, mais un moyen. Elle ne ressemble pas à celle des Brahmes qui anéantit la personnalité. Elle est un instrument au service de la charité. Elle est constructrice : sur les ruines du péché, elle élève la maison de Dieu et la consolide. « L'homme extérieur s'en va en ruines, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » (2. Cor. IV, 7.) Le christianisme ne consiste pas seulement dans l'accomplissement matériel de certains actes ou dans l'emploi au bon moment de quelques trucs pour éviter l'enfer. Il est un engagement de tout soi-même et de toute sa vie au service du Christ. Le rythme de la vie chrétienne, c'est mourir et vivre. D'abord mourir. C'est une des lois de la vie de s'édifier sur la mort. La Vie divine n'y échappe pas. Plus que toute autre, elle exige la mort ou l'asservissement des tendances opposées. Savez-vous pourquoi la plupart des chrétiens font devant le sacrifice la figure d'une brebis qu'on égorge ? Parce qu'ils n'ont pas fait l'unité dans leur personne. Ils veulent servir deux maîtres, flatter la chair et conserver la grâce. Or, il n'y a pas de compromis : ou bien ce seront les tendances inférieures qui dominent et elles tueront l'homme spirituel, ou bien ce sera la vie divine qui s'élève sur les ruines du vieil homme. La vie chrétienne est un mouvement ascensionnel ; notre devoir est de la développer jusqu'à son plein épanouissement. Alors seulement, nous aurons la joie parfaite et trouvé le bonheur quand nous pourrons dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal. II, 2.)

Lucien GABIOUD